

Entretien avec Marc Scialom
Mené par Claude Martino
25 juin 2008

Claude Martino :

Quel est le cinéma qui vous a marqué ?

Marc Scialom :

« A bout de souffle » quand je l'ai vu, je suis allé le revoir trois fois. Une première fois, et la deuxième fois je me suis acheté un stylo, une lampe de poche et un petit carnet, et je prenais des notes en même temps que je le voyais. Parce que ça me paraissait fondamental du point de vue du découpage et du montage. Et dans un ordre d'idée, le « Cuirassé Potemkine », mais un peu pour les mêmes raisons en ce qui me concerne moi subjectivement, parce que c'était des plans courts, heurtés, l'intensité la plus forte étant à l'endroit de la collure. C'était là que ça se passait, c'était ça que j'avais envie de faire. J'avais l'impression que le cinéma c'était ça. Le cinéma, ce n'était pas ce qui se passe à l'intérieur d'un plan, mais ce qui se passe au moment où deux plans s'entrechoquent et se succèdent, c'était ça qui m'intéressait.

Claude Martino :

Est-ce-que vous aviez un bagage, une culture cinématographique ?

Marc Scialom :

Une culture cinématographique un peu comme tout le monde. A ce moment en tout cas, rien de plus. Un peu plus tard, j'avais préparé et réussi le concours de l'IDHEC, puis j'avais laissé tomber car je recevais des lettres de ma mère qui me disait « ton père a du sucre dans le sang parce que tu veux faire du cinéma ». J'étais jeune et idiot et j'ai laissé tomber. D'autant plus que j'avais rencontré Jean Renoir qui présentait « Le fleuve » au cinéma Le Rennes, rue de Rennes, et qui m'avait dit « Si vous voulez faire du cinéma, laissez tomber l'IDHEC, prenez une caméra et tournez ». Ce qui était un très mauvais conseil à mon sens. Et je l'ai suivi.

Claude Martino :

Et vous l'avez suivi tout de suite ?

Marc Scialom :

A peu près. Entre mon père et Jean Renoir, je me suis laissé avoir.

Claude Martino :

Pour faire quel genre de films ?

Marc Scialom :

Pour faire celui là.

Claude Martino :

Ça a été le premier ?

Marc Scialom :

Non, il y a eu un premier film qui n'existe plus, qui s'appelait « En silence » que j'avais tourné dans le sud de la Tunisie, à Djerba, qui était un peu à l'eau de rose, que je ne regrette pas du tout. Il n'existe plus du tout car je l'ai démonté après l'avoir monté, et que j'ai utilisé certains plans de ce film dans « Lettre à la prison », les plans en couleur en gros. C'est une petite histoire d'amour sans intérêt à mon sens. Ensuite il y a eu un court-métrage, « Exils », à partir de « La Divine Comédie » de Dante, que j'ai fait après avoir montré le scénario à Marker, ça l'a intéressé. Il m'a envoyé chez Argos Film, qui n'ont pas lu le scénario, du moment que c'était Marker, automatiquement. Ce film a été fait, un court-métrage de 17 minutes en 35mm. Il y a eu un petit film en 16 mm que j'ai fait avec mon propre pognon, comme « Lettre à la prison », et avec un copain qui s'appelait Michel Uzani, qui était peintre, et qui fait entre 5 et 10 minutes. Il est fait de dessins, un petit peu selon le principe du « Mystère Picasso », on avait mis deux grandes poutres à droite et à gauche, et on avait tendu un papier translucide. Le peintre était derrière, on voyait la peinture en train de se faire, et on devinait la main du gars. Ça c'était 'La parole perdue'. Après, ma foi c'est tout. « Lettre à la prison », quand je l'ai tourné, étant donné les difficultés que je venais de connaître, car cela avait toujours été très difficile, je m'étais dit je vais le tourner avec mon propre fric, parce que le scénario n'avait intéressé personne, je vais le tourner avec mon propre fric, j'en avais très peu. Et je vais essayer de faire ça en tant que maquette, je le montrerai à des producteurs pour le tourner réellement. Et effectivement je l'ai montré et cela n'a intéressé personne. Et cela a dormi dans un placard pendant près de 40 ans.

Claude Martino :

Vous l'aviez écrit et personne ne l'a lu ? Le script se présentait comment ?

Marc Scialom :

Il se présentait comme un scénario assez ample avec les dialogues.

Claude Martino :

Cela vous avait demandé combien de temps pour l'écrire ? Est-ce-que vous aviez tout tourné ?

Claude Martino :

D'une part je n'ai pas tout tourné car il y avait des choses intournables, trop difficiles, du fait du peu de fric que j'avais. D'autre part, il y a des choses que j'ai tourné et qui se sont retrouvées surexposées et que j'ai jeté à la poubelle. Et finalement, j'ai fait avec les restes. Je me suis retrouvé avec des rushes que je n'ai pas vus pendant un an. Parce qu'après avoir tourné, étant donné que je n'avais pas de fric, je ne pouvais les développer. J'ai attendu une année à force d'économie, et je me suis aperçu que d'une part, il y avait un poil en haut à droite, qu'on a en partie retiré à la cinémathèque de Bologne, et d'autre part, qu'une partie des rushes étaient surexposés et inutilisables, que j'ai jeté. En particulier une scène dans un restaurant Chez Costel à Paris, où Tahar était sensé être à Marseille dans un petit restaurant. J'ai fait avec les restes. J'ai même réélaboré un scénario disons, restreint à partir de ce qui me restait.

Claude Martino :

L'idée de la maquette me paraît intéressante. Enfin ce que j'appelle maquette, je montre mes images, je les montre à un producteur. Vous étiez dans cet état d'esprit lorsque vous tourniez ?

Marc Scialom :

Oui, quand je le tournais je me disais, ça ne restera pas ce que c'est. Je me disais on fera mieux la prochaine fois quand on aura du fric.

Claude Martino :

Et mieux cela aurait été quoi ?

Marc Scialom :

Il me semble que j'aurai été fidèle au scénario tel que je l'avais écrit. J'aurai largement développé l'aspect politique de la chose. Parce que dans le film, tout est onirique et psychologie. C'est d'ailleurs ce qui m'a été reproché par des amis de Marker. Marker ne m'a rien dit. Je lui ai montré, je lui ai demandé qu'est-ce-que tu en penses ? Il ne m'a pas répondu. Et des copains de Marker m'ont dit « pas politique ». En particulier, j'aurai donné plus d'importance à ce frère auquel il écrit, et qui lui répond. Car ce frère on l'aurait vu quand il était à Marseille avant d'aller à Paris, et on l'aurait vu avoir une dimension autre, politique précisément. Alors c'est là que je voudrais vous dire quelque chose. Dans le film tel qu'il est, à un certain moment dans cette lettre imaginaire que Tahar veut écrire à son frère et qu'il projette de lui écrire, tout au long du film, à un certain moment il lui dit « j'ai peur de connaître une chose que tu connais ». Et à la fin du film, lorsque le frère est censé lui répondre par un autre lettre, il lui dit « ne viens pas me voir tant que tu es innocent ». Alors il me semble que ces deux choses là se répondent. Cette chose que tu connais, et qui fait que, si moi je ne la connais pas je suis innocent. C'est quoi ? Dans mon esprit à moi, c'est la véritable raison pour laquelle, un tunisien vient en France, en très peu de temps il devient un autre. C'est le thème du film. Pourquoi on devient un autre, c'est pour des raisons politiques, et non pas seulement psychologiques. L'univers uniquement psychologiste de Tahar, ne tient pas. Derrière cet univers psychologiste, il y a autre chose, il y a des réalités politiques qui n'apparaissent pas dans le film. Et c'est ça sans doute que j'aurai développé.

Claude Martino :

Sur les difficultés à tourner le film, en auto-production. Il y avait une équipe avec vous ?

Marc Scialom :

L'équipe c'était les copains. On était très très peu. Il y avait Tahar, qui non seulement était le personnage principal, mais qui me donnait un coup de main pour toute sorte de choses au moment du tournage. Il y avait la mère de Chloé (*sa fille NDLR*) qui était là, qui joue dans le film, qui m'a donné un coup de main, et du fil à retordre. Et il y avait Marie-Christine Rabedon, une copine, et c'est tout.

Claude Martino :

C'est un tournage qui s'est étalé sur combien de temps ?

Marc Scialom :

Le tournage s'est fait en gros en deux mois. Un mois à Marseille, et ensuite un mois en Tunisie. Par exemple la scène de la terrasse, qui est sensée se passer à Marseille, en réalité on l'a tournée sur la terrasse de l'immeuble dans lequel je suis né à Tunis. Et la bouffe, c'est ma mère qui l'avait faite, avec des copines, et les gens c'était les gens du quartier qu'on avait invités, on leur a dit « venez manger un couscous », ils ont dit pourquoi pas. Et ils font de la figuration.

Claude Martino :

Vous parliez d'une partie parisienne ?

Marc Scialom :

Il y a une petite partie parisienne, et ces plans surexposés là le sont volontairement. C'est un Paris rêvé, non imaginé plutôt qu'imaginaire. Il ne sait pas ce que sera Paris. Ce sont en fait des immeubles en démolition, et le train qui arrive en gare du Nord (au lieu d'être la gare de Lyon), et en gros c'est ça.

Claude Martino :

Il n'y avait pas plus de Paris développé dans le scénario?

Marc Scialom :

Non il n'y avait pas plus de Paris, mais il y avait plus de Marseille. Car on voyait le frère de Tahar, arrivant lui-même à Marseille, travaillant à Marseille, ayant une activité syndicale politique, mal vu par la police. Et une fois arrivé à Paris, on est tout heureux de lui mettre un meurtre sur le dos.

Claude Martino :

Cette arrivée du frère, ce passage politique, du frère qui a disparu, en dehors du fait qu'il disparaît et que ça vous peine apparemment puisque la dimension à la fois du secret et de la politique est moins dans le film, permet sa relégation dans le hors champ du film.

Marc Scialom :

Esthétiquement cela peut avoir une valeur.

Claude Martino :

Est-ce-qu'en montant vous vous êtes dit, en ne montrant plus le frère ça devient intéressant.

Marc Scialom :

Oui je crois que je me le suis dit. De toute façon au moment du montage, tout a été nouveau. Car ce que j'avais prévu au départ n'ayant pas pu être réalisé, il fallait penser un autre film. Et cet autre film, ma foi, pourquoi pas.

Claude Martino :

Cet autre film, il était quant même présent ?

Marc Scialom :

Dans le scénario, il y a tout ce qui est dans le film, plus la dimension dont je vous ai parlé.

Claude Martino :

Et le changement de titre ?

Marc Scialom :

Du « Chien » à « La lettre à la prison » ? Je n'étais pas très satisfait. Cela me paraissait trop Charlot, comme « The kid ». Ca me paraissait un peu trop symbolique, allégorique. J'aimais mieux « Lettre à la prison », car cela permettait au spectateur, dès le début du film quand on entend la voix off, de comprendre.

Claude Martino :

J'insistais sur Paris. Car à cette période, fin des années 60, le parisianisme, même si je n'aime pas forcément ce mot là, enfin l'institution cinématographique, elle est parisienne avant tout. Et est-ce-que finalement, le fait que le film soit tourné à Marseille et en Tunisie, c'est-à-dire loin du pôle de création de l'intelligentsia, n'est pas aussi une nuisance finalement à l'époque pour un cinéaste autodidacte ?

Marc Scialom :

Je ne crois pas, je ne le pense pas du tout. Quand je m'interroge sur les raisons, pour lesquelles cela n'a pas été reçu, je me dit probablement, d'une part que les critiques faites indirectement par Marker à travers ses copains étaient sans doute justifiées, car le film ne s'inscrivait pas dans un cinéma militant qui existait fortement surtout après 68. D'autre part, ce

n'était pas un film pittoresque qui pourrait intéresser l'autre bord. Cela ne s'inscrivait nulle part. L'aspect onirique pouvait gêner aussi. C'était Jean Rouch qui m'avait dit surréaliste. Pour moi ce n'était pas surréaliste. Enfin, lui l'avait vu comme ça. Je crois que ça ne devait pas plaire ça non plus. Je crois que le film n'avait aucun créneau qui lui corresponde, en gros.

Claude Martino :

J'ai quand même le sentiment, pour avoir connu un peu le cinéma de cette période là, qu'il s'inscrit en revanche complètement dans un cinéma qu'on a occulté, qui est le cinéma né de l'immigration, c'est-à-dire, les films de Désiré Ecaré, par exemple, « L'africain qui vit à Paris » ou « Mektoub ». Puis en 68 c'est « Le lit de la vierge », ou « La cicatrice intérieure », c'est-à-dire les films de Garrel, et j'ai quand même le sentiment, que ce soit Jean Rouch ou Chris Marker, donc à l'époque c'était SLON, passent à côté de ce genre de films, de ce genre de cinéma. Je me souviens de certaines discussions assez âpres dans les festivals de l'époque où justement ce militantisme, cet engagement faisait que tout film qui n'était pas politique était suspect. Mais en revanche il s'inscrit justement, c'est pour cela que je vous demandais vos influences au départ, dans une émergence d'un cinéma qui va être très éphémère entre 66 et le début 70, où là c'est le relais des grands collectifs politiques. Donc, si vous aviez peut-être été au courant de certains films comme « Mektoub », est-ce que vous l'auriez occulté ou pas? Parce que moi je veux savoir comment on vit avec un film sur une étagère pendant quelques années ?

Marc Scialom :

J'avais envoyé deux fois de suite au CNC le scénario après l'avoir retouché. Une deuxième tentative désespérée. La réponse avait été négative. C'était...comment s'appelle celui qui avait fait « La bataille du rail » ?

Claude Martino :

René Clément.

Marc Scialom :

Non, alors ce n'est pas « La bataille du rail ». Enfin, je ne sais plus, un nom m'échappe encore. Mais je sais que c'est la femme de Gérard Philippe, Anne Philippe, qui était au jury, et qui a dit « on n'y comprend rien ». La réponse a été négative une seconde fois. Je me suis dit Basta. Une grande croix sur le cinéma. Je n'avais pas de quoi bouffer, j'étais dans une merde noire. Et je me suis reconverti à l'enseignement. Donc, j'ai mis le film au placard, et mes projets cinématographiques au placard également. Plus qu'au placard, jeté à la poubelle.

Claude Martino :

Sans le moindre regret ?

Marc Scialom :

Avec les plus énormes regrets. Cela a mis du temps à cicatriser, mais il fallait le faire sinon je crevais. J'ai essayé pendant des années de faire du cinéma. J'avais finalement un copain qui bossait dans un restau, et qui me donnait les restes de la bouffe de son restaurant le soir en rentrant, car il dormait chez moi. Lui n'avait pas de quoi dormir, moi je n'avais pas de quoi manger. J'étais arrivé dans un état, l'étape d'après c'était clodo. Je ne pouvais pas continuer.

Claude Martino :

Donc vous abandonnez le cinéma, ou c'est le cinéma qui vous abandonne ?

Marc Scialom :

Les deux. Le cinéma m'abandonne, donc je l'abandonne. Que pouvais-je faire ?

Claude Martino :

Pendant votre période d'enseignant, est-ce que vous êtes tenté, vous voyez des films je suppose ? Est-ce que certains vous marquent? Comment vous suivez cette évolution ? Et comment dans un coin de votre tête, « Lettre à la prison » demeure...

Marc Scialom :

Vous aviez raison de parler d'« Antonio das Mortes », Bunuel aussi. Des films de Godard, bien qu'il m'ait déçu avec « le Mépris » que j'ai trouvé très glacé et académique, après « A bout de souffle » je ne comprenais plus. Après c'est devenu plus intéressant, « Pierrot le fou », magnifique. J'ai été très déçu par Resnais. Après « Hiroshima mon amour » je pensais qu'il allait faire des étincelles. Et après « Smoking » et « No smoking », cela ne me parlait pas beaucoup. Je suis resté fidèle à Hitchcock, cela n'a rien à voir. C'est le côté « Ile au trésor », les belles histoires qu'on lit quand on est enfant. Disons, que j'attendais quelque chose qui soit de nouveau comme les films surréalistes de l'entre deux guerres, les très

beaux films de Bunuel, que j'aime beaucoup, qui pour moi sont le cinéma. Et cela ne venait pas. Je voyais le cinéma aller davantage vers quelque chose de sage.

Claude Martino :

C'est à dire le choc dont vous parliez par rapport à Eisenstein, la confrontation des plans, vous ne l'aviez plus dans vos plaisirs de films.

Marc Scialom :

Sauf encore un peu chez Godard, mais jamais autant que dans « A bout de souffle »

Claude Martino :

Quand le film est sorti du placard ? C'est Chloé qui l'a sorti c'est ça ?

Marc Scialom :

Oui. Quand j'ai pris ma retraite, je l'ai prise à 65 ans, j'en ai 73 maintenant. J'étais à Saint-Etienne et je me suis installé à Avignon. Chloé m'a donné un coup demain pour déménager. Et elle m'a demandé c'est quoi ces boîtes de films que je vois depuis des années. Je lui ai dit, c'est un vieux films que j'ai fait il y a 35 ans. Ras le bol. Puisqu'on jette des trucs, jette ça aussi. Elle m'a dit non, je ne jette pas, je vais le montrer. Elle était en relation avec le Polygone. Elle l'a montré au Polygone et cela leur a plu. Je me suis dit « tiens c'est nouveau ». Cela a toujours déplu à tout le monde. Pourquoi pas. Ça faisait un peu tard, ça faisait du réchauffé.

Claude Martino :

Ça se discute.

Marc Scialom :

S'ils étaient venus plus tôt, j'aurai pu faire d'autre films.

Nicolas Lebras :

J'aimerais bien savoir, car tu as souvent dit que ce film était une esquisse. Il aurait du être autre chose que ce qu'il est dans l'état actuel. Mais maintenant qu'il existe en tant que tel, qu'il est restauré, qu'il existe. Est-ce-que pour toi il existe en tant que tel ?

Marc Scialom :

Je suis bien obligé de constater qu'il existe en tant que tel. Je l'imaginai plus ample, plus riche plus accompli.

Claude Martino :

Vous l'aviez fantasmé au fur et à mesure ?

Marc Scialom :

Non. Le scénario, il existe. Le texte est là. Je l'imaginai comme le texte que j'ai donné à Jean-François (Neplaz NDLR).

Claude Martino :

La première confrontation avec vos images, 35 ans après, vous en avez un souvenir précis ?

Marc Scialom :

Oui, c'était identique à mon souvenir. Cela n'avait pas bougé dans ma mémoire.

Claude Martino :

Vous avez adhéré tout de suite ? Ou vous étiez encore sur la lancée de dire c'est un vieux machin ?

Marc Scialom :

Je l'ai vu tel qu'il était. Là j'avais pris suffisamment de distance pour écarter le scénario initial, et pour regarder le film tel qu'il était, comme un spectateur. Et même en tant que spectateur j'avais en même temps le souvenir de ce que j'avais fait 35 ans plus tôt. C'était pareil.

Claude Martino :

Pareil, c'est à dire, que se sont les images qui vous ont remis en mémoire le processus du film ?

Marc Scialom :

Le montage. Le film s'est surtout fait au montage. Le tournage a été ce qu'il a pu. Mais le montage a été réfléchi,

longtemps, lentement. J'ai mis une année à le monter. Mais une année en travaillant uniquement la nuit. Comme je n'avais pas de pognon, et que ma femme de l'époque, Simone, était monteuse, elle me filait les clés de ses salles de montage. Et j'y allais la nuit, en douce, sans que personne ne le sache, pour monter à l'œil sur des Atlas.

Claude Martino :
C'était à Paris ?

Marc Scialom :
A Paris, dans diverses salles, cela dépendait des montages qu'elle avait à faire.

Claude Martino :
Vous trimballiez vos rushes ?

Marc Scialom :
Oui bien sûr, dans une 2CV.

Claude Martino :
Combien d'heures de rushes ?

Marc Scialom :
Très peu. 2-3 prises par plans, parfois un seul plan. J'avais très peu de pellicule. J'avais acheté le minimum de pellicule.

Claude Martino :
C'est à dire, sur les moyens économiques au départ, vous aviez votre budget, et vous vous êtes consacré à ça. Quitte à galérer ensuite pour payer la copie et le tirage. Mais vous aviez la pellicule fixée au départ.

Marc Scialom :
Je ne pouvais pas faire autrement. Je ne pouvais pas en acheter davantage.

Claude Martino :
Vous auriez aussi pu attendre d'avoir un peu plus de sous.

Marc Scialom :
Mais cela aurait été compliqué de retourner à Marseille, de retourner en Tunisie. On est parti un été, avec Tahar et les autres. Et on s'est dit « on va tout faire ».

Claude Martino :
Donc une fois qu'il a été mis en boîte, cela a été la galère pour financer le développement ?

Marc Scialom :
Une fois que cela avait été mis en boîte, cela a été la galère. Puisque j'ai du attendre un an.

Claude Martino :
Il n'y avait pas de réseau à l'époque que vous auriez pu solliciter ? C'est dire que la non réponse de Chris Marker a été rédhibitoire ?

Marc Scialom :
La « non réponse » de Chris Marker, c'est après que le film ait été monté. Moi j'avais, et j'ai toujours, beaucoup d'admiration pour Marker, je trouve qu'il a fait un cinéma magnifique. Je lui en veut très peu. Je lui en veut à 2%. En fait je ne lui en veut pas. Mais, quand il ne m'a rien dit. Je me suis dit il a raison. J'ai cette tendance, quand l'autre dit du mal de moi, il a raison.

Claude Martino :
Donc vous n'aviez pas envisagé d'aller frapper à d'autres portes pour un confort de post-production ?

Marc Scialom :
Je l'ai fait, je leur ai montré la maquette, et ils m'ont dit, qu'est-ce-que vous voulez qu'on fasse avec ça ?

Claude Martino :

Et vous leur dites « on va le retourner ».

Marc Scialom :

Trop cher, trop difficile, pas suffisamment intéressant. C'était non.

Claude Martino :

Ce procédé de « work-in progress » : Je fais une maquette, je vais voir des producteurs ils me disent non, je vais quand même aller jusqu'au bout quitte à le mettre sur un placard. Ca vous vient quand ?

Marc Scialom :

J'ai commencé par présenter le scénario à divers producteurs. Qui m'ont dit qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec ça. Voyant que ça trainait, et que je n'arrivais à rien du tout, je me suis dit je le tourne. J'avais quand même un tout petit peu de pognon, j'essayais de gratter les fonds de tiroirs. J'ai tourné. Je le tourne mais évidemment ce ne sera pas le film. Ce sera une manière un peu plus imagée de présenter le scénario.

Claude Martino :

Et vous étiez persuadé à l'époque que ça marcherait.

Marc Scialom :

Non, je n'en étais pas persuadé. J'avais envie de le faire, puis on verra bien.

Claude Martino :

Et vous avez vu.

Marc Scialom :

Et j'ai attendu 35 ans. Et là aussi j'ouvre une parenthèse, je ne voudrais pas encore attendre 35 ans pour accomplir le film que je suis en train de tourner. Car je suis en train de tourner un film en ce moment. Et je suis arrivé à un point où maintenant il me faut du fric. Je suis en train de faire un long-métrage sur les relations entre les juifs et les musulmans à Marseille. Le film est entièrement tourné, il est monté à 50 %. Au point où j'en suis il me faut du pognon. Pour payer le montage, car je ne peux pas continuer à faire travailler les gens sans les payer, et pour le mixage. Je referme ma parenthèse.

Claude Martino :

Pas vraiment une parenthèse parce que ça fait quand même écho à ce que vous avez pu vivre.

Marc Scialom :

Je ne voudrais pas que ça recommence, car cela ne peut pas recommencer.

Claude Martino :

C'est à dire ?

Marc Scialom :

Je ne peux plus attendre 35 ans.

Claude Martino :

Mais ça veut dire que vous n'avez pas l'écoute au niveau des institutions ?

Marc Scialom :

Je ne sais pas vendre ma marchandise, c'est un fait. Mais j'ai essayé. Selon le conseil de Jean-François, j'ai présenté un scénario de ce film à 3 producteurs, il me semble, et à la région. Les trois producteurs ont eu l'élégance de me répondre non. La région n'a pas eu l'élégance de répondre non. C'était non c'est tout, sans réponse. Je crois que c'était le Polygone qui a eu une réponse. Je n'étais pas digne d'avoir une réponse.

Claude Martino :

Mais vous l'avez tourné quand même.

Marc Scialom :

Je l'ai tourné quand même, en vidéo parce que c'est moins cher évidemment. J'aurai préféré la pellicule d'autant plus que je ne sais pas monter la vidéo, c'est pour cela que j'ai besoin d'une monteuse. Si cela avait été en pellicule j'aurai monté tout seul. Mais j'avais pas le fric pour acheter la pellicule.

Claude Martino :

Alors ça fait sens par rapport à votre expérience passée ? Vous dites on a stagné, dans la faisabilité des films j'entends.

Marc Scialom :

Le cinéma est une industrie, comme dit l'autre. Je ne sais pas travailler dans le cadre de cette industrie. J'espère savoir un petit peu faire des films, mais tout l'aspect "public relation", je suis nul. Demander du fric, je ne sais pas. Trouver des gens qui ont du fric, pour leur dire donnez m'en, je ne sais pas dire ça. Donc je crois que c'est là que ça a foiré à chaque fois. Si le film « Exils » a pu être tourné en 35 mm, ce qui était somptueux, c'est parce que Marker m'avait aiguillé vers Argos films. Mais moi j'aurai été voir Argos films avec mon scénario, ils m'auraient répondu merde, je suppose.

Claude Martino :

Et qu'est-ce qui avait séduit Marker sur votre scénario ?

Marc Scialom :

Je ne sais pas.

Claude Martino :

Il était plus, dans la ligne, dans la fenêtre de Dauman ?

Marc Scialom :

Je ne sais pas. Et le film sur Dante est discontinu de la même façon. La discontinuité est une chose importante pour moi. Il est heurté.

Claude Martino :

C'est votre approche du cinéma.

Marc Scialom :

Et aussi de la peinture. J'aime beaucoup la femme qui pleure dans « Guernica » de Picasso. La ligne brisée. Il me semble que la réalité est comme ça.

Claude Martino :

Et ce qui vous a fait peut-être remettre « Lettre à la prison » sur une étagère, c'est que la psychologie ou le bout de romantisme qu'il y a dedans n'est pas forcément si heurté que ça.

Marc Scialom :

Je ne comprends pas la question.

Claude Martino :

Il y a des séquences très douces dans le film.

Marc Scialom :

Mais elles sont toujours insuffisamment longues, et je m'arrête de manière à ce que le spectateur reste sur sa faim à chaque fois.

Claude Martino :

C'est au montage ou au tournage ?

Marc Scialom :

Au montage. Le film s'est fait au montage. De toute façon, je n'aime pas le tournage, j'adore le montage.

Claude Martino :

C'est-à-dire, le choix des cadrages c'est quand même vous ?

Marc Scialom :

Oui.

Claude Martino :

Mais ça ne vous plaît pas.

Marc Scialom :

Cela ne me plaît pas, car c'est très aléatoire. Cela ne me plaît pas parce que sans doute je ne suis pas assez maître de la caméra et des comédiens. J'ai l'impression que ça va m'échapper d'une manière ou d'une autre, et en général ça m'échappe. Tandis que quand j'ai la matière devant moi, sur l'écran d'une Atlas, je sais ce que j'ai et n'ai pas. Et je sais ce que je peux faire, et je m'amuse. J'essaye ceci, ça marche pas, j'essaye autrement, voilà.

Claude Martino :

Vous dites la peur que le film vous échappe, est-ce qu'en vous échappant il n'y a pas de bonnes surprises à avoir ?

Marc Scialom :

Certainement. Mais il peut y avoir aussi de mauvaises surprises. On ne sait pas sur quoi on va aboutir.

Claude Martino :

C'est-à-dire que cette prise de risque à la prise de vues....

Marc Scialom :

Cette prise de risque à la prise de vues, me gênait plus à l'époque avec la pellicule qui coûtait cher, que maintenant avec la vidéo. Avec la vidéo franchement, on est bien plus confortable. Les risques on peut les prendre. Mais par exemple, lorsque dans un des plans en couleur, le gars prend de la flotte dans la mer et la passe sur le visage de la fille, et lui passe un doigt sur les sourcils...

Claude Martino :

C'est le romantisme dont je parlais.

Marc Scialom :

Bon alors ce plan là, c'est le seul qu'on ait du probablement tourner environ 8 ou 10 fois. A chaque fois le geste n'allait pas, il y avait un coup de vent, il y avait un truc. Et je me disais, on n'a pas plus de fric, je ne peut pas continuer à gaspiller de la pellicule comme ça, c'est pas possible. Voilà. Et maintenant avec la vidéo, on s'en fout.

Claude Martino :

En revanche quand il y a 20 personnes sur la terrasse, donc les amis....

Marc Scialom :

Oui, là ça allait très bien.

Claude Martino :

C'est-à-dire, que l'aléatoire, ou l'inconnu, quand vous filmez le réel, ça ne vous gêne en rien s'il vous échappe.

Marc Scialom :

Non, en rien. Ça c'est le côté documentaire. Dans le premier exemple que je vous ai donné, c'était le côté comédiens, fiction. Le film que je tourne actuellement est un mixte de fiction et de documentaire. Et c'est vrai que je suis beaucoup plus à l'aise dans le documentaire que dans la fiction. Dans la fiction, je n'aime pas que les choses m'échappent, dans le documentaire si ça m'échappe c'est très bien. Je ne demande que ça.

Claude Martino :

Les parties documentaires, caméra dans les rues, telles que vous les tournez, vous demandez des autorisations à l'époque ?

Marc Scialom :

Non. A Marseille, pour filmer le clodo par exemple. Non, on s'était entendu avec les gens dans la rue, et puis c'est tout.

Claude Martino :

Comment pratiquement ? Vous allez voir les gens, vous leur demandez leur accord ?

Marc Scialom :

Oui c'est ça. Est-ce-que-vous voulez bien ? Par exemple le clodo, on en a essayé deux.

Claude Martino :

Un casting sauvage ?

Marc Scialom :
Sauvage.

Claude Martino :
Et vous incluez le comédien dans cet espace là, vous lui donnez quelle instruction ? Est-ce-que vous dirigez ?

Marc Scialom :
Oui je dirige. Mais pas trop. Il paraît que Marcel Carné disait « bouge pas la tête tu vas sortir du champ ». Non, ça va jamais jusque là, je dirige un peu. Essayer de le laisser vivre quand même de sa vie à lui.

Claude Martino :
Toujours le scénario à côté ?

Marc Scialom :
Non, le scénario on l'a laissé à Paris. Je ne suis pas parti avec le texte. J'avais le synopsis dans la tête en gros. Et on l'a tourné à peu près. Il y a un découpage qu'on n'a pas suivi à la lettre.

Claude Martino :
Le plan de travail a été assujetti au lieu. Et les comédiens, les gens qui jouent dans le film on va dire, c'était leur première expérience à l'époque ?

Marc Scialom :
Oui, bien sûr. Alors, Tahar, moi je pense qu'il est mort. Il est retourné en Algérie peu de temps après ce tournage, enfin quelques années, ça a coïncidé avec l'époque à laquelle il y avait des massacres dans les villages. On était très copains, et il m'avait dit, dès que je suis là-bas je t'écris je te donne mon adresse, tu viendras me voir, on mangera le couscous ensemble. Il ne m'a jamais écrit, et je n'ai plus eu de nouvelles du tout. Ce qui me paraît impossible. Alors je me dis qu'il est mort. Ça c'est Tahar. Il y a deux femmes dans le film, dont l'une, celle qui relève ses cheveux est la mère de Chloé. Dont l'autre, la jeune fille qu'on voit au bord de la mer, qui est Martine Biérent, qui avait joué dans le film précédent, "En silence", qui n'existe plus. En gros c'est ça.

Claude Martino :
Même cette équipe réduite à sa plus simple expression, est-ce-que vous leur annoncez que le film ne sortira jamais ?

Marc Scialom :
Oui bien sûr.

Claude Martino :
Quelle est leur réaction à l'époque ?

Marc Scialom :
Déçus comme moi. Peut-être moins fortement, car c'était moins important pour eux.

Claude Martino :
Donc vous vous retrouvez seul avec une grosse déception.

Marc Scialom :
Voilà, une grosse déception. Et ça a été l'enseignement de l'italien, ma foi, pourquoi pas.

Claude Martino :
Que rajouter d'autre pour votre défense ?

Marc Scialom :
Rien, je suis condamné à l'avance.

